La Vie à Paris

A-t-on jamais pu constater plus sûrement dites-moi l'importance, là toute-puissance du théâtre qu'à l'heure où nous sommes? Tout est théâtre autour de nous, et tout ce qui se passe semble une vaste comédie très compliquée, une sorte de représentation extraordinaire où se mêlent, se confondent, se heurtent aussi tous les genres, la diplomatie jouant on ne sait quelle façon d'opérette, tandis que l'artillerie interprète un sanglant mélodrame. Lisez les journaux: ne croirait-on pas qu'il s'agit en leurs articles du compte rendu d'une pièce de théâtre, alors que c'est de l'Histoire qu'on nous fabrique à coups de dépêche et coups de canon?

Voyez: la reprise des hostilités devient "la seconde partie du drame." "Les portraits des généraux nous sont donnés comme ceux des acteurs en vedette." Enver bey devient tour à tour "un premier" et un "troisième rôle." Le procès des bandits tragiques n'est plus qu'une "grande première." Les accusés qu'on interroge sont ou des "ténors" ou des comparses." La grande comédie humaine donne tantôt l'idée d'une bouffonnerie lugubre et tantôt prend l'aspect d'une tragédie chargée d'horreurs.

— Est-ce un succès? demande une Parisienne à son voisin en se mettant à table.

Et le voisin ne sait, avant de répondre, s'il s'agit des compagnons de Bonnot ou du vaudeville de la veille. Il y a longtemps qu'on a parlé du Grand-Théâtre de l'Univers, mais jamais, je pense, ce théâtre n'a plus ressemblé à une immense scène où défilent, apparaissent, disparaissent, se bousculent, se succèdent, s'insultent, se déchirent, se combattent, s'embrassent ou s'entre-tuent les personnages les plus divers.

Passe pour la cour d'assises. Elle fut toujours une sorte de succursale de l'Ambigu. Mais la guerre!... Ne la divise-t-on pas elle-même en deux "théâtres," comme ces mimodrames militaires qu'on représentait jadis au Champs-de-Mars, les jours de fêtes populaires? Le "Temps" ne donnait-il point le programme même des deux scènes, avec la composition de chaque troupe: "théâtre d'Andrinople, théâtre de Tchataldja?" Sans parler de la succursale, le petit "théâtre de Gallipoli," quelque chose comme le théâtre d'application?

— La guerre m'intéresse moins, disent volontiers aujourd'hui les spectateurs; ce n'est plus qu'une "reprise!"

Cependant on combat toujours, on s'égorge toujours, il y a des mares rouges sur les chemins de la Thrace, comme il y avait des rondelles roses sur le boulevard, le soir du mardi gras; et les diplomates n'en continuent pas moins à déjeuner en dégustant (si j'en crois les incroyables menus) des "salmis à la Bulgare." L'ironie suprême eût été de baptiser ces mets des "salmis de Bulgares." On n'est pas allé jusque-là.

Si la guerre des Balkans semble traîner en longueur, l'affaire Dieudonné — puisque aussi bien c'est le nom nouveau donné à l'affaire Bonnot — est jusqu'à présent une déception. On ne frémit pas encore aux péripéties de ce "mélo" qui, à la lumière crue du tribunal, paraît assez vulgaire. Il en est de cet énorme procès comme des pièces dont on parle trop par avance. (Encore et toujours le théâtre! Les journaux ont épuisé le sujet. Ils ont tout conté, décrit, photographié, révélé. Au Palais de Justice, on ne nous narre que ce que nous savions déjà. L'impression de terreur est émoussée. Et puis les "grands premiers rôles" ne sont plus là. Garnier n'est pas sur l'affiche. Bonnot a disparu. Le spectateur se plaindrait volontiers qu'on ne lui montre que des doublures.

Bonnot, oui. Bonnot comme tout comédien qui n'est pas présent pour entraîner la foule, est discuté, nié, chargé par ses camarades eux-mêmes. "A-t-on interrogé, étudié son crâne? — Il avait un cerveau de Fuégien. C'était un sauvage." Ainsi en parlent, ainsi le jugent les compagnons qui trouvent que ce compagnonnage est compromettant. Il serait déçu, s'il était là, au banc des accusés, ce terrible et légendaire Bonnot, et il trouverait que les "copains" sont devenus étrangement prudents. Il les appellerait, en son argot, "lâcheurs." Il les traiterait de transfuges.

Mais quelle idée! "Transfuge." Voilà un mot qui est en train de perdre tout à fait le sens qu'on lui donnait jusqu'ici, et qui, de désagréable, est devenu laudatif. Transfuge n'est plus une flétrissure, tout au contraire: transfuge est un compliment. Transfuge est une caresse. Le moindre acteur quitte-t-il pour une raison quelconque le théâtre où il était applaudi ou trop peu aperçu la veille? Il devient immédiatement un "sympathique" ou un "éminent," voire même un "illustre transfuge." Du second plan, tout naturellement, parce qu'elle est "transfuge," une petite comédienne passe au premier du jour au lendemain. Et comme elle a raison de ne se point gêner! Une "transfuge" est tout aussitôt "brillante, éclatante, irrésistible." Quelques heures auparavant on la discutait. Transfuge, on ne la discute plus. Cet adjectif est une auréole, un titre. Le "spirituel" transfuge donne la réplique à la "délicieuse" transfuge, et c'est ainsi que le dictionnaire de l'usage est à refaire tous les jours.

Quand nos successeurs en seront à la lettre T, ils auront à définir autrement que ne le font aujourd'hui nos honnêtes lexiques ce singulier masculin: "Celui, dit Littré, qui à la guerre abandonne son drapeau pour passer dans les rangs ennemis." Ça, mon maître, c'est le vieux jeu. Le "transfuge" est salué, encensé, vanté, applaudi, acclamé. Ah! quel plaisir d'être "transfuge," et que sont naïfs ceux-là qui ne se donnent point le plaisir facile de s'affranchir de tout devoir et de galamment manquer à leur parole!

Quand je pense que M. Mounet-Sully pouvait être un "admirable, un merveilleux un incomparable transfuge," au lieu d'être le candidat de l'art dramatique à l'Institut — où Georges Cain est le candidat de l'érudition parisienne et du musée Carnavalet reconstitué! Imaginez les couronnes décernées alors à ce "transfuge" de génie. Mais Mounet-Sully a préféré rester fidèle à un logis où l'on est du moins certain de trouver, avec la sécurité pour les jours sombres, l'honneur aux jours éclatants.

Je propose à ceux qui viendront après nous cette définition du mot "transfuge": "Celui ou celle qui trouve ailleurs que chez soi des louanges qu'on lui marchandait la veille. Exemples: "jolie transfuge, aimable transfuge, magistral transfuge." On n'a qu'à choisir les qualificatifs, ils ne manquent pas.

Et voilà comment les mots perdent leur valeur en route, les mœurs modifiant tout, emportant tout en leur train d'enfer.

—

Le théâtre est tellement lié aux diverses manifestations de la vie actuelle que je ne sais quels échos vaudevillesques se font entendre jusque dans le procès des automobilistes meurtriers. On rit au Palais de Justice. L'accent belge de Carrouy rappelle aux journalistes le parler flamingant de ce brave M. Beulemans. Lorsque Carrouy, patriote inattendu, déclare: "J'ai beaucoup d'amour pour les Français," et que le président lui fait remarquer que cet "amour ne fut pas toujours tendre," l'hilarité est générale, et Carrouy, bon prince, mêle son rire à celui du public. "Ça est drôle, sais-tu, et rire contre le mur j'ai dû faire!" pourrait, lui aussi, dire le malfaiteur. Carrouy amuse et Carrouy s'amuse. Le rire, l'incoercible rire, se mêle aux épisodes les plus tristes de l'existence humaine. Qui expliquera ce phénomène? M. Bergson, sans doute, en son étude sur le "Rire." Voilà un terrible homme et qui connaît le maniement du revolver. Vous croyez qu'il fait horreur? Quel étonnement! Il fait rire. Son accent, qui divertit, fait oublier son passé, qui n'est point gai.

— Il me semblait entendre cet étonnant et admirable Jacque!

— Et Jacque n'aurait pas été plus divertissant en racontant l'achat de la machine à écrire au "Marché aux puces!"

Ainsi les "emplois" sont-ils, dans ce drame, singulièrement confondus. On pourrait écrire, dans la distribution des rôles, cette surprenante attribution: X... meurtrier, "premier comique."

Et encore une fois, le public est stupéfait de rencontrer chez ces malfaiteurs, qui ont terrifié pendant si longtemps les braves gens, de jeunes messieurs sans férocité apparente et tout disposés à multiplier sur les cartes postales des autographes où ils répètent avec un parfait ensemble: "Je suis innocent."

— J'ai bien le droit d'être innocent, s'écriait l'hercule Audouy, accusé d'un crime.

Eux aussi ont "le droit" de l'être. Ils le répètent volontiers. Ce sont de petits saints. Dépouillés de l'aspect farouche que leur donnèrent les reporters, ils sont, comme le répétait hier une Anglaise, convenables, très convenables. J'ai même lu dans un journal que leur aspect, leur physionomie étaient presque sympathiques. Il y a bien "presque" et cet adverbe est un léger correctif; mais sympathiques, j'attendais le mot. Il était inévitable. Quand on veut attirer sur soi un peu d'intérêt il est utile de se servir du revolver.

Et puis les spectateurs sont un peu déçus. Il y a toujours un fond de romantisme dans la foule. On s'imagine qu'un bandit doit avoir une attitude particulière, byronienne et même porter un costume spécial. Fra Diavolo, le scélérat d'opéra comique, reste encore dans les mémoires:

Le voilà qui s'avance,
La plume rouge à son chapeau...

Non, depuis longtemps le chapeau n'a plus de plumet. Le chapeau melon est devenu d'un commun usage. Fra Diavolo aujourd'hui passerait nos rues costumé comme tout le monde. Adieu le pittoresque!

J'ai peut-être vu les derniers bandits à costume. C'était dans une petite gare, près de Naples. Les carabiniers venaient d'avoir une rencontre sanglante avec les brigands qui battaient la montagne et ils en avaient tué trois dont les cadavres étaient étendus sur le quai de la gare. J'en ai gardé une photographie qui est assez sinistre. Ces morts portaient encore le costume des personnages de Léopold Robert, mais leurs traits étaient plus terribles. Il y avait une femme parmi eux, étendue là et frappée au front. Mais — ô mascarade tragique! — cette morte portait un uniforme de cantinière de zouaves. Ses long cheveux ensanglantés s'épandaient hors de sa chéchia rouge. Où avait-elle pris, à quel décrochez-moi-ça de Rome (nos soldats occupaient encore la cité) s'était-elle procuré cette défroque? La mort prenait ici une apparence de travestissement.

— Ils étaient de la bande à Fuoco, nous dirent des bersaglieri qui se tenaient avec les carabiniers debout auprès des cadavres.

Fuoco, le sinistre Fuoco, terrifiait en ce temps-là toute la contrée. Et l'on m'a dit depuis qu'il était un de ces morts qui apoutaient à notre trajet de Naples à Rome une dramatique impression de voyage.

A la bonne heure, voilà des bandits pittoresques! Fuoco portait un costume, Bonnot n'en avait pas. "Tout se perd, la tradition s'en va," disait plaisamment un des "Brigands" de Meilhac et Halévy. C'est peut-être ce manque de costume qui enlève présentement de leur prestige aux chourineurs en automobile. Eh! quoi, ils ressemblent à tout le monde! Ils ne font plus peur. On se les imaginait plus redoutables.

C'est qu'on les voit au repos et se faisant bien sages. D'ailleurs qu'est-ce qui distingue l'honnête homme du scélérat et qui pourrait deviner, comme Lombroso, dans la rue, le criminel né? Je ne me fierais pas à un Lavater déclarant, de par la physionomie, que le passant est ou doit être un misérable. Rien ne ressemble plus à un brave garçon qu'un coquin. Il faut être bien naïf ou bien pauvre pour promener la livrée, les haillons du crime. Les malfaiteurs n'ont pas du tout l'air patibulaire. Et je recevais hier une brochure d'un spécialiste, un détective, qui étudie sur nature ce qu'il appelle la "pègre."

Vieux mot né du latin, "Piger," paresseux. Vivant du hasard, des rencontres, du rien faire ou du mal faire.

La pègre, c'est la foule, la tourbe d'êtres équivoques pullulant dans cet étrange bouillon de culture qu'est la société. C'est la cohue des lassés ou des révoltés qui se vouent au "plus facile" et jouent au besoin du couteau comme les arrivistes jouent des coudes. La pègre est la grande armée des "pégriots" qui a ses conscrits, les maigres malfaiteurs imberbes, à peine pubères et déjà redoutables, et ses chevronnés, les vieux "fourgas," qui sont les vétérans de ces grandes compagnies de malandrins.

Le "pégriot" n'a pas d'âge, dit M. Villiod. Il va du bambin vicieux ou abandonné, qui débute par de menus larcins à la devanture des épiciers, au "cheval de retour" que les maisons centrales libèrent périodiquement ou que le bagne laisse échapper, à moins que le bourreau, un beau matin, ne lui fasse payer sa dette."

Le pégriot, c'est ce jeune flâneur qui se traîne sur les boulevards, flaire l'occasion, prend le vent et se laisse embaucher quand il y a "un coup à faire" — une "affaire," comme il dit plus simplement. C'est le voleur à la tire, l'écumeur des gares de chemins de fer, le bonneteur des trains express, des wagons-couloirs ou des champs de courses. C'est le "bonnichon" des allées du Bois ou des fortifications, le "leveur" de sacoches et de portefeuilles. Il est partout, le pégriot. Il surveille le voyageur qui prend son billet de chemin de fer et laisse imprudemment son paletot entr'ouvert. Il est à la piste du monsieur ou de la dame qui va toucher ses coupons dans un établissement de crédit. On l'aperçoit vaguement, larve humaine, au coin des rues, quand le crépuscule tombe sur Paris. Et gare aux sacs à main ou les femmes mettent leur mouchoir ou leur porte-monnaie!

Mais le pégriot ne se contente pas du plein air. La rue est son domaine. Soit. Il y annexe aussi les appartements. Il cambriole, il dévalise. Il y a des briseurs de portes et des nettoyeurs de salons. Ceux-là, dit notre détective préfèrent travailler "à la douce," sans violence: "'Casser,' disent-ils, c'est 'tomber' (se faire prendre)." Axiome lapidaire. Mais si quelque obstacle surgit, si l'appartement est habité, s'il se voit pris, le cambrioleur se fait assassin et tous est dit.

— Je ne voulais pas tuer! C'est le bourgeois qui l'a coulu! répondait philosophiquement un cambrioleur arrêté auprès d'un cadavre.

Ainsi raisonne Hamlet après le meurtre de Polonius: "Aussi, que venais-tu faire là, pauvre sot?" Les cambrioleurs, plus habitués au "coup du père François" qu'à nos classiques, ne se doutent pas qu'ils font du Shakespeare sans le savoir.

—

Un écrivain qui fut un critique de premier ordre et, jugeant les livres et les hommes, se souciait également d'étudier les mœurs, et laissant le passé à Sainte-Beuve se penchait, si je ppis dire, sur la vie moderne, Philarète Chasles, a écrit sur cette pègre et ces pégriots (il ne leur donne pas ce nom) un article saisissant. Le titre en dit la portée: "Une fabrique de vices à Paris."

Pour ce philosophe il n'y a pas de population vicieuse, il y a le vice. Et il se demande comment on peut combattre le vice qui conduit au crime. Il faut à l'homme et surtout aux masses d'hommes un principe pour vivre. La guerre ou la gloire, le plaisir, la religion, l'honneur, dit Philarète Chasles. "Dans les temps ou rien n'est puissant que le "gain," où le "gain" c'est l'honneur, la moralité, le "beau;" où les puissants, attentifs à créer les lois ou à punir les faits, ne s'occupent pas des volontés, ne dirigent pas les actions, les volontés, tendant au lucre, au lucre égoïste et mauvais chez le riche, hostiles et ignobles chez le pauvre parviendront, à travers toutes les conquêtes de l'industrie matérielle, à créer une manipulation plus active du mal, une fabrication plus féconde du vice et du malheur. C'est ce qui arrive."

Et Philarète Chasles, abandonnant tente littérature pour les chiffres et la statistique, irréfutables arguments, de calculer tout ce que la population parisienne compte de déchets ou plutôt de révoltés, d'êtres de tout âge et de tout sexe qui n'ont de loi que leur propre loi, celle de leurs appétits et de leurs sens: il trouve 42,000 escrocs, voleurs et filous, 12,000 fraudeurs logeant près des barrières, voleurs cachés et voleuses habiles, 4,600 malheureuses filles inscrites, 6,000 vivant clandestinement du vice, 20,000 amants, rouleurs ou souteneurs, 25,000 vagabonds, enfants et adultes, total énorme, dit-il, qu'il épure, et en comptant les doubles emplois, qu'il réduit à 85,000 individus vicieux, vivant de vice; criminels vivant de crimes à Paris.

"Nous dormons au milieu de cela," dit le moraliste.

Nous dormons et nous nous endormons. Je voudrais bien savoir de nos faiseurs de statistiques ou en est maintenant le chiffre de cette Armée du Mal mobilisée par le lucre, la paresse et la débauche. C'est en 1866 et dans ses "Etudes contemporaines" que Philarète Chasles, bon juge trop oublié, écrivait ces lignes, constatait, signalait ce péril. La "fabrique de vices" n'a-t-elle pas progressé depuis quarante-sept ans? Les morts vont vite, mais les vivants vont plus vite encore, et en un demi-siècle nous avons fait du chemin. M. Lépine pourrait nous le dire. Quels chiffres maintenant alignerions-nous sous ceux que nous donnait le maître critique? Ils seraient, j'en oi peur, véritablement effrayants. Les bas-fonds sont plus peuples et le grouillement y est plus redoutable.

Et pourtant l'indulgence et l'abdication de toute résistance continuent à savir. Sous prétexte de pitié — la pitié, cette chose sainte dont la veulerie est la parodie, — on abandonne toute défense, et on s'abandonne. On s'en va rire au Palais de Justice comme au Palais-Royal parce qu'un des acteurs du drame sinistre a l'accent d'un comédien de vaudeville. On est tout étonné que les malfaiteurs fassent patte de velours et ne déchargent pas de brownings sur les gendarmes. Le gendarme, personnage ridicule, n'est-ce pas? alors que le bandit est "presque" sympathique. Presque, je sais bien, vous avez dit "presque." Mais encore un peu et vous effacerez l'adverbe.

Ce sont cependant ces gens "presque sympathiques" qui tuent — et ce sont les sergents de ville qui plus fréquemment sont tués. Mais il est bien convenu qu'on n'a nulle pitié pour les victimes. Comment donc! On ne leur réserve que des insultes.

M. Lintilhac citait, l'autre jour, à un membre du Parlement, le mot du marquis d'Auberive: "Crève donc, société!"

— Est-ce qu'il est de la droite, ce marquis? demanda le député au vice-président du Sénat.

Il n'est ni de la droite ni de la gauche, il est de ce qui est éternel: de la République des Lettres. Mais le satirique d'Emile Augier allait un peu loin en son dépit et en son mépris.

Il ne s'agit pas de "crever." Et le mot d'ordre des braves gens, qui sont des gens braves, doit être celui-ci:

— Défends-toi, société! Et respectant, honorant tes gardiens, garde-toi aussi toi-même!

JULES CLARETIE.

L'Heureux Choc

Philibert Parouf était grand, sec, vif et myope. Un lorgnon d'écaille chevauchait son long nez. Les lorgnons d'écaille ont cet avantage de pouvoir sauter à terre sans dommage et le lorgnon de Philibert Parouf se promenait volontiers. Philibert, toujours pressé, avait le geste brusque et menait sa vie au pas gymnastique: et le lorgnon, toujours mal assujetti, faussait compagnie à son porteur. Le lorgnon, en général, aime les mœurs calmes et la démarche pacifique. Philibert en faisait voir, au sien, de toutes les couleurs. Cependant, grâce à l'écaille, sans doute, Philibert Parouf n'avait jamais cassé son lorgnon: ce lorgnon était un de ces amis sûrs qui ne se laissent abattre ni par les rebuffades ni par les changements d'humeur.

Christophe Cascadet était tout l'opposé de Philibert Parouf. Il était aussi rond que l'autre était long, aussi musard que l'autre était affairé. Leur myopie seule allait de pair. Mais le prudent Cascadet, ennemi de l'imprévu, portait des lunettes, de solides et larges lunettes, accrochées à ses oreilles.

Parouf était inspecteur d'assurances ;il avait bien un bureau, mais il passait ailleurs les trois quarts de son existence. Il parcourait Paris en tous sens et rentrait chez lui, le soir, fourbu. Il bâillait quelque temps derrière son journal, puis se couchait. Il n'y avait pas de milieu; ou il courait la poste ou il ronflait.

Cascadet était caissier d'une maison de commerce. Il faisait exactement trente et un pas pour se rendre de chez lui à sa caisse: trente et un pas après avoir descendu quarante-trois marches. Il travaillait dans la maison même où il logeait; seulement cet immeuble jouissait de plusieurs escaliers et il devait sortir dans la rue, contourner la terrasse d'un café et rentrer dans une autre cour. C'était, comme vous voyez, tout un voyage. Cascadet l'accomplissait quatre fois par jour, car il prenait ses repas chez lui. Le soir, après dîner, il faisait cinq cents mètres sur les boulevards, buvait un bock et remontait dans son appartement pour coller des timbres dans son album.

Il semblait donc probable que Parouf et Cascadet ne se rencontreraient jamais. Il était écrit, au contraire, qu'ils se rencontreraient! Et comment!

Un soir de janvier, à six heures et demie, Cascadet était à mi-chemin de son parcours habituel, devant le café dont les chaises l'obligeaient à accomplir un arc de cercle. Il souriait, un doigt dans le gousset, cachette aux timbres nouveaux. Il allait d'un pas sûr, sans regarder à droite ni à gauche. Tout à coup, un grand diable bondit de l'intérieur du café, franchit en trois enjambées l'allée entre les tables et tomba sur Cascadet, qui fit trois tours sur lui-même avant de choir sur l'asphalte. C'était Parouf qui s'en allait dîner, l'apéritif bu.

Le choc avait été violent. Le binocle d'écaille s'était envolé et son propriétaire se baissa pour se mettre à sa recherche: emmanchées au bout de ses longs bras, ses mains fiévreuses se mirent à explorer les environs.

— Hé, là! Hé, là! vous avez fini de me chatouiller?

— Quoi? Qu'est-ce que vous faites là?

— Ce que je fais là? Vous êtes exquis! Vous me fichez par terre, et au lieu de vous excuser, vous vous mettez à me fouiller les poches... C'est le vol à l'esbrouffe, ça, monsieur...

— Je cherche mon lorgnon...

— Possible... Je le vois votre lorgnon... Aidez-moi à me relever et je vous le rendrai...

Lorsque les semelles de Cascadet eurent repris contact avec le sol et que le lorgnon, intact, de Parouf, eut regagné sa place officielle, les deux hommes se mirent à se considérer.

— Vous n'êtes pourtant pas lourd! s'écria Cascadet en se frottant l'épaule.

— Vous n'êtes pourtant pas invisible! répliqua sur le même ton Parouf en hochant la tête.

Autour d'eux, on commençait à former le cercle. D'un même mouvement, ils battirent en retraite vers la salle du café.

— Vous accepterez bien quelque chose, dit Parouf.

— Mon Dieu!... répondit Cascadet.

Et ils s'installèrent en face de deux Dubonnet.

Parouf découvrit alors que Cascadet était myope lui aussi, mais que ses lunettes ne lui tombaient jamais du nez. Aussitôt, il les chaussa et offrit son lorgnon à Cascadet. Ils avaient la même "pointure."

— Je me demande pourquoi je ne porte pas de lorgnon, dit Cascadet. Je ne cours pas, moi.

— Je me demande pourquoi je ne porte pas de lunettes, moi qui cours toujours, dit Parouf.

— Si nous troquions?

— Troquons!

Après l'apéritif offert par Parouf, Cascadet proposa d'emmener dîner, chez lui, son confrère en myopie:

— On ajoutera une omelette, voilà tout.

— Vous êtes marié?

— Jamais de la vie! Et vous?

— Fichtre non! Et vous dînez chez vous?

Ah! mais oui. Le restaurant quotidien, c'est bon quand on est jeune...

— Que vous êtes heureux!

— C'est un bonheur à portée de la main...

Pendant ce repas improvisé, les deux hommes firent "plus ample connaissance." Parouf confessa l'ennui de ses soirées solitaires. Cascadet parla de ses timbres. Justement, Parouf avait des amis qui en recevaient des tas, de tous les pays. Cascadet rayonna par avance. Il proposa à Parouf de venir dîner avec lui de temps en temps.

— J'accepte, mais je payerai mon écot.

— Entendu. Et même si cela va, je vous prendrai en pension.

— Vous feriez cela?

— Pourquoi pas?

Au bout du mois, ils étaient inséparables.

Parouf prenait tous ses repas chez Cascadet. Il loua une chambre dans le voisinage et la cuisinière de Cascadet alla faire son ménage. Le soir, ils sortaient ensemble, allaient au théâtre; le dimanche, ils s'offraient des promenades en banlieue. Au contact du calme Cascadet, Parouf trépida de moins en moins. A vivre auprès de Parouf, Cascadet se prit à aimer les distractions, les discussions et le chemin des écoliers. Chacun conserva son caractère, avec seulement des angles un peu moins aigus.

Ils devinrent inséparables. On eût pu croire qu'ils se connaissaient depuis leur extrême jeunesse. Mais, eux, n'oubliaient pas à quel concours de circonstances ils devaient leur bienfaisante intimité.

Ils entraient parfois, en pèlerinage, dans le café, en bas de chez Cascadet; ils s'asseyaient à la terrasse et ils considéraient avec attendrissement un petit espace sur l'asphalte:

— C'est pourtant là que tu m'as fichu par terre!

— Oui! Et c'est là que je t'ai tendu la main pour la première fois!...

— Mon vieux Parouf!

— Ce cher Cascadet.

Et ils en auraient presque pleuré d'attendrissement.

Jacques des GACHONS.

Une curieuse expérience

Les directeurs d'une grande fabrique allemande d'Esenthal ont voulu se rendre compte du temps nécessaire pour transformer un arbre en journal, tout prêt à être lu.

A sept heures trente-cinq du matin, trois arbres étaient abattus dans une forêt voisine de la fabrique; on les transportait aussitôt après les avoir dépouillés de leur écorce. Le transformation de ces trois arbres en pâte de bois liquide fut si rapide qu'à neuf heures trente-quatre le premier rouleau de papier était prêt. L'imprimerie d'un journal quotidien étant située à quatre kilomètres de la fabrique de papier, ce rouleau fut porté en auto et, à onze heures du matin, on vendait le journal dans les rues.

Il n'avait fallu que trois heures vingt-cinq pour que le public pût lire les dernières nouvelles sur des arbres qui, le matin, étaient égayés par les chants des oiseaux.

ALESIA

A lutter contre toi d'où vient que
je m'obstine,
O sang celte qui bats en ma veine
latine,
Si, pour rendre à ton flot sa native
âcreté,
Il m'a suffi de voir au fond du
crépuscule.
Comme au fond d'un immense et
brumeux ergastule,
La lune d'août ouvrir son œil ensanglanté?

Entre les fûts des pins qui
rayaient mon orbite
Et semblaient les barreaux d'une
herse subite
Que l'on eût abaissée aux deux
côtés du rail,
Tandis que nous roulions vers la
Ville Eternelle,
Elle collait sa rouge et tragique
prunelle
Comme un Gaulois blessé derrière un soupirail.

Et j'ai senti que Rome et la molle
Italie
Et Florence, où l'automne est sans
mélancolie,
Et Baïes, dont tout cœur d'amant
s'extasia,
Dans mon âme d'un soir s'étaient
soudain voilées
Et qu'en elle un vaincu des anciennes
mêlées
Pleurait encor, pleurait toujours
Alesia.

CHARLES LE GOFFIC.

La population de l'Europe

On vient de terminer en Allemagne un travail "kolossal" sur la population de l'Europe. Il y a dans cette étude des chiffres qui sont, hélas! navrants pour notre pays, écrit un journaliste parisien.

Si la natalité est très faible en Europe, il n'en est pas moins vrai que la France vient tout en bas de l'échelle. Ainsi la Russie tient la tête avec 44 naissances par 1,000 habitants; viennent ensuite la Bosnie, 35; l'Italie, 32; l'Autriche, 32; l'Allemagne, 29; la Hollande, 28; le Danemark, 27; la Norvège, 26; l'Ecosse, 25; la Suisse, 25; l'Angleterre et la Suède, 24; la Belgique, 23; l'Irlande, 23, et enfin, en dernier, la France, 19!

La population de l'Europe, à la fin de 1910, était de 433,000,000 habitants, ainsi répartis:

Russie, 117 millions; Empire allemand, 64; Autriche-Hongrie, 51; Grande-Bretagne, 45; France, 39; Italie, 34; Espagne, 19; Belgique et Roumanie, 7; Turquie d'Europe, 6; Hollande, Portugal et Suède, 5; Bulgarie, 4; Suisse, 3; Serbie, Danemark, Grèce et Norvège, 2.

St. Joseph City, 22 février. — Deux jeunes époux, M. et Mme Slack, mariés depuis quarante-huit heures à Chicago, viennent passer leur lune de miel et les lunes subséquentes à Saint-Joseph City. Il leur faut un logement adapté à leurs convenances et à leur train de vie: un simple cottage contenant quatre chambres, une salle de bain, un hall de réception, et un porche sur le derrière de la maison.

En location, ils ne trouvent pas leur affaire, mais un entrepreneur se présente. Aux Etats-Unis, les entrepreneurs de bâtisse auraient tous le droit de s'appeller Guzman, car ils ne connaissent pas d'obstacles. Celui dont je parle présente aux jeunes mariés un plan de maison tout dressé, et leur tient ce langage:

"Voici le plan du logis que vous douze heures, si vous voulez traiter avec moi, votre cottage sera bâti."

Affaire conclue. A six heures du matin, on se met à l'ouvrage. Les terrassiers n'ont pas plutôt creusé un trou que les maçons se précipitent pour poser le ciment des fondations; pendant ce temps, les menuisiers rabotent, les plombiers préparent l'installation du gaz et de l'eau, les charpentiers placent les solives sur les murs encore palpitants des baisers de la truelle, les couvreurs hissent à sa place le toit déjà préparé; sur ce toit, les maçons édifient les cheminées, tandis que simultanément les électriciens posent leurs fils extérieurs et intérieurs. Le toit n'était pas encore fixé que les plâtriers faisaient leur office sur les murs et les cloisons, et les menuisiers de poser les portes, et les peintres, les colleurs de papier, d'entrer en jeu et de donner le dernier coup de "fion" à la chose.

A six heures du soir sonnant à toutes les horloges, la maison était terminée. Les auteurs du récit que je viens de résumer ajoutent que M. et Mme Slack ont pris possession immédiate de leur nouveau logis et qu'ils ont planté la crémaillère le soir même.